Hommage aux siens et retours aux sources

Les pèlerinages des présidents dans leur ancien fief

Nicolas MARIOT

Résumé - L'article analyse un type bien particulier de déplacement présidentiel : les retours des chefs de l'État dans leur ancien fief électoral. Ils peuvent être assimilés à des pèlerinages répétés au sens où le président vient se recueillir et rendre hommage en un lieu objet de dévotion parce qu'il est celui des origines, celui où il a pu, à force de travail et de fidélité, devenir ce qu'il est. L'intérêt de ces pérégrinations tient au rôle qu'elles jouent dans l'endossement du costume présidentiel : le chef de l'État peut s'y montrer tout à la fois proche, chaleureux et attentif « au naturel » auprès de ceux qu'il connaît bien et, en même temps, il y déploie un strict respect des prescriptions protocolaires pour signifier que, désormais, rien ne sera plus comme avant.

Volume 20 - n° 77/2007, p. 11-37

politix

Le président de la République a été vu, il y a quelques années, sous les traits du pontife et du prophète[1]. En m'intéressant à un ensemble particulier de déplacements officiels, les fréquents retours des chefs de l'État « chez eux », dans leur ancien fief, je voudrais ici le faire pèlerin. Par-delà le prétexte à l'intégration de mon propos dans un dossier éponyme, j'espère montrer que la qualification conférée à ces visites répétées en terrain familier n'est pas platement métaphorique. Comme les précédents « pontife » et « prophète », elle signale tout à la fois ce sur quoi l'analyse veut porter et son registre. Parler de pèlerinage met l'accent sur les aspects routiniers et formulaires des paroles et gestes de la Présidence. Ce faisant, l'opération suggère l'adoption d'un prisme institutionnel : elle s'intéresse aux formes les plus durcies et cristallisées du « paraître en public » présidentiel. Les indigènes de cette enquête (les présidents et leurs appareils) parlent eux-mêmes de pèlerinage pour désigner leurs retours réitérés et si le redoublement des vocabulaires n'offre évidemment aucun supplément explicatif, peut-être rend-il moins un peu moins factice le travail de dénomination. Reste que le meilleur moyen d'éviter l'accusation d'artificialité consiste à donner un peu d'épaisseur au propos : en quoi mobiliser le qualificatif aide-t-il à mieux comprendre le rôle joué par ces retours dans la fabrique d'un credo présidentiel ?

Presque tous les chefs de l'État accomplissent leur premier déplacement, officiel ou officieux, dans une terre dont ils sont originaires, par la naissance ou l'élection. Cette première visite « chez soi » est une pratique remarquablement stable qui ignore les ruptures constitutionnelles et les alternances idéologiques. Elle est devenue une véritable tradition, une sorte de passage obligé succédant à l'investiture à la magistrature suprême. Ces voyages, toujours très courts, spécifiquement destinés à ce retour parmi les siens, ne sont jamais couplés à un déplacement plus long, même régional. Surtout, ils ont un double objectif très clairement énoncé : marquer la rupture avec le passé partisan tout en montrant que l'élection ne les a pas changés, qu'ils sauront rester proches. Il est ainsi très rare qu'en ces occasions les présidents ne martèlent pas ouvertement ce message central, comme le fait par exemple Vincent Auriol lors de son discours à l'université de Toulouse, où il fut étudiant (« Je vais vous faire une confidence : je n'ai pas l'impression d'avoir changé ! ») ou François Mitterrand lors de son premier retour en tant que président à Dun-les-Places (Nièvre) où il se rendait chaque année pour commémorer le souvenir de résistants fusillés : « Les services de sécurité étaient plus que discrets. […] Le chef de l'État avait demandé que rien ne soit changé aux habitudes. Comme par le passé, il n'y eut pas de discours[2] ».

---

1. François (B.), « Le président, pontife constitutionnel. Charisme d'institution et construction juridique du politique », *in* Lacroix (B.), Lagroye (J.), dir., *Le Président de la République. Usages et genèse d'une institution*, Paris, Presses de Sciences po, 1992 ; Gaïti (B.), *De Gaulle, prophète de la Ve République*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998.

2. Premier voyage de V. Auriol en Haute-Garonne, 16-16/03/1947, AN 4AG/277 et *Le Monde* du 28/06/1981.

C'est dans cette optique que le retour au fief s'institue comme pèlerinage, dans les différents sens du mot : classiquement, le chef de l'État vient se recueillir et rendre hommage en un lieu objet de dévotion parce qu'il est celui des origines, celui où il est devenu ce qu'il est. Et en même temps, il s'agit bien, suivant l'étymologie du terme, d'une pérégrination en terre désormais étrangère (celle des joutes électorales que le « président de tous les Français » ne saurait plus connaître) : en un sens, il y est un exilé de retour au pays[3].

Dans ce retour aux sources se met en place dès le début de mandat, un double jeu sur l'institué et le charme caractéristique de la fonction, remotivant des qualités de sympathie et de chaleur humaine (le président saura rester tel qu'en lui-même) et démotivant dans le même mouvement ce qui en faisait l'homme d'un parti, d'une carrière (à la maison, on ne parle pas de politique). Cette première ambivalence est d'ailleurs redoublée d'un second balancement stratégique, proche du précédent : le chef de l'État transporte sur place à la fois les prescriptions d'un protocole qu'il veut sinon absent, au moins allégé (entre soi, il n'y a pas de raison d'être guindé), et les nouveaux attributs de sa fonction (il ne peut se soustraire aux honneurs qui lui sont désormais dus). Il sera dès lors, quoi qu'il arrive et en même temps, physiquement proche et institutionnellement lointain.

Le premier voyage : adieux à la circonscription, naissance d'un pèlerinage

À deux exceptions près, celles du général de Gaulle et de Millerand, ancien élu de Paris (XIIe arrondissement), tous les chefs de l'État effectuent, au cours de leur mandat, une visite sur leur ancienne terre d'élection. Il s'agit en général du premier voyage. Des exceptions existent : engagements pris par le prédécesseur (ainsi Lebrun effectue plusieurs voyages prévus par Doumer avant que celui-ci ne soit assassiné), manifestations traditionnelles ou commémorations dont la date est très proche de l'entrée en fonction, repoussant de quelques semaines le déplacement dans la « petite patrie » (Fallières se rend, comme chaque président l'a fait chaque année avant lui, aux fêtes annuelles de gymnastique ; Pompidou à Ajaccio pour le bicentenaire de la naissance de Napoléon Ier), ou empêchements personnels (Poincaré devait se rendre en premier en Lorraine au début de l'année 1913, la mort de sa mère repousse le

3. Pèlerin vient du latin *peregrinus*, étranger. De façon intéressante pour mon propos, le Larousse donne pour sens figuré à pèlerinage l'idée d'une « condition qui n'est pas stable, dans laquelle on ne fait que passer (cette vie n'est qu'un pèlerinage) » (*Grand dictionnaire universel du XIXe siècle de Pierre Larousse*, entrée « pèlerinage »). Comme on va le voir, cette idée d'instabilité est au cœur des retours des présidents dans leur circonscription.

retour au mois d'août[4]). Mais lorsque les circonstances imposent de reculer la date de cette visite au pays, l'argument sert alors de mot d'excuse rappelant que l'on a failli bien involontairement à la réalisation d'un geste traditionnel :

> « Cette visite à Nancy, messieurs, je puis dire que je l'avais désirée au lendemain de mon accession à l'Élysée. N'était-il pas naturel et équitable que je vinsse reporter à ma terre natale le grand honneur qui m'était échu, comme un juste tribut rendu au pays qui m'avait fait ce que j'étais et aux hommes dont la confiance persistante m'avait permis de parcourir une longue carrière politique. Si je n'ai pu tout de suite réaliser ce projet, c'est que j'ai été naturellement amené, par un sentiment de haute convenance que vous avez tous partagé, à tenir les engagements pris, avant sa fin tragique dont nos cœurs sont toujours émus, par mon regretté prédécesseur Paul Doumer[5]. »

Plus que la terre de naissance, c'est la terre d'élection qui est privilégiée : ce premier déplacement a presque toujours lieu dans la ville ou la circonscription dont on a été l'élu. Seul Carnot réalise la première étape de son tour de France à Limoges, sa ville natale. D'autres ont la chance de cumuler lieu de naissance et terroir politique : les deux havrais Faure et Coty, Loubet à Montélimar, ou encore Doumergue à Aigues-Vives dans le Gard. Certains, enfin, visitent successivement le lieu de l'enracinement politique et celui de la naissance, par exemple Mitterrand à Château-Chinon puis à Jarnac

Tableau 1. Les premières visites « chez soi »

Président	Lieu naissance ou « chez soi »	Terre d'élection	N° de voyage	Date du voyage	Réalisations locales particulières
Carnot	Limoges		1	04/1888	Maison natale (plaque)
Carnot		Beaune	4	10/1888	Arc « A l'élu de l'arrondissement »
Faure	Le Havre	Le Havre	2	04/1895	
Loubet	Montélimar	Montélimar	1	04/1899	Maison familiale
Fallières	Mézin	Nérac	3	09/1906	Mai d'honneur
Poincaré	Bar-le-Duc	Bar-le-Duc	7	08/1913	
Millerand	(Paris)	(Paris)			
Doumergue	Aigues-Vives	Aigues-Vives	1	10/1924	Adieux au Conseil général
Doumer	(Aurillac)	Laon	1	07/1931	Adieux au CG
Lebrun	Mercy-le-Haut		4	08/1932	Village natal

4. Miquel (P.), *Poincaré*, Paris, Fayard, 1961, p. 314.
5. Discours de Lebrun au banquet de l'hôtel de ville, 6/11/1932, AN 1AG43.

Président	Lieu naissance ou « chez soi »	Terre d'élection	N° de voyage	Date du voyage	Réalisations locales particulières
Lebrun		Nancy	8	11/1932	Visite ex-lycée
Auriol	Revel	Muret	1	03/1947	
Coty	Le Havre	Le Havre	3	06/1954	50 ans de politique locale
de Gaulle	Lille		5	09/1959	
de Gaulle	Colombey		19	04/1963	
Pompidou	(Montboudif) Albi		2	04/1970	Visite ex-lycée
Pompidou		Murat (Cantal)	3	05/1970	
Giscard d'E.	(Coblence)	Chamalières Rochefort-Mont.	1	06/1974	reste conseiller municipal, quitte le CG
Mitterrand		Château-Chinon	1	05/1981	Adieux au CG
Mitterrand	Jarnac		2	05/1981	
Chirac	(Paris)	Égletons	1	06/1995	

De Gaulle confirme l'exceptionnalité de son rapport au territoire : incarnation légendaire de la France résistante, puis, par extension, de la France réconciliée, ayant à son actif le tour de France du Libérateur, surtout tirant sa légitimité non de l'élection (à quelque niveau que ce soit) mais de sa grandeur historique, le général n'a pas de petite patrie, il « est » la grande, parcourant celle-ci de fond en comble en étant partout chez lui. Parce qu'il veut posséder l'intégralité du territoire, il passe naturellement là où il est né et là où il habite, sans pour autant y attacher une importance excessive : ces arrêts restent intégrés dans les tours de région fort classiques, ils en sont de simples étapes[6].

Les visites à l'ancien fief ont souvent un caractère officieux, à mi-chemin entre le public et le privé. Toutefois, elles donnent toujours lieu à des comptes rendus journalistiques réalisés par des journalistes accrédités. Loin d'être un motif de rejet de la comptabilisation de ces déplacements parmi les « voyages officiels », ce caractère officieux doit au contraire être perçu comme un indice supplémentaire du statut particulier que veulent leur conférer les présidents. Ce qu'ils souhaitent d'abord montrer, c'est qu'ils sauront faire preuve de simplicité malgré, voire contre, les prescriptions imposées par la fonction : en quelque sorte, prouver que les fondations naturelles de l'homme sont solides avant de se glisser dans l'enveloppe du métier de président. De ce point de vue, la première

6. Lorsque le voyage s'y prête, il joue néanmoins de ce statut et cherche, lui aussi, à l'inscrire dans le territoire : il débute ainsi son voyage en Normandie, en juillet 1960, par Cherbourg, port symbole de la reconquête du territoire par la mer, par la frontière. Dans cette ville, il peut même saluer la foule « place du général de Gaulle », *in* Ollivier (J.-P.), *Le tour de France du général*, Paris, Julliard, 1986, p. 123.

visite provinciale à sa « petite patrie » est sans aucun doute celui des déplacements où le message présidentiel est le plus ouvertement énoncé, sans demi-mot, petites phrases sibyllines ou autres formules symboliques plus ou moins obscures offertes à l'exégèse des journalistes :

> « Pourquoi faut-il que les obligations de la haute magistrature dont je suis investi m'aient contraint à me départir de la simplicité dans laquelle, vous le savez, vous qui me connaissez, il y a plus de cinquante ans j'enveloppe ma personne et ma vie ? Je suis venu non pour recueillir des applaudissements ou pour provoquer des ovations, mais pour apporter à ma ville natale l'hommage filial de ma fidèle reconnaissance. […] Je sais quels sont vos sentiments pour moi, mes chers compatriotes. Je veux que vous sachiez que les miens n'ont pas changé à votre égard. Ils ne changeront jamais[7]. »

Aujourd'hui encore, il s'agit toujours d'un « retour aux sources » dans la plus totale simplicité, chef de l'État, agents élyséens et journalistes n'hésitant jamais à reprendre invariablement et à filer le *topos* du ressourcement par la plongée vers le bas, le peuple, à jamais fidèle, même dans les moments les plus difficiles :

> « Une visite à l'échelle humaine. Le Cantal a réservé au président de la République l'accueil qu'il devait à cet éminent enfant de l'Auvergne devenu chef de l'État. […] Le président retrouvait sa petite patrie. Il y savourait les rapides moments que lui procurait ce "retour à la source". Mais le chef de l'État n'a pas voulu que ce voyage soit seulement sentimental […][8]. »

> « Le président Jacques Chirac a effectué, mardi, un retour aux sources en Corrèze, pour célébrer à Ussel, dans la plus totale simplicité, le premier anniversaire de son élection à la Présidence de la République, parmi ses fidèles de la première heure. […] Sous les applaudissements, le président a serré les mains, signé des autographes, embrassé des personnes de connaissance, dans une atmosphère familiale et chaleureuse. Dans une brève allocution, le président a fait part de son "émotion" à se retrouver en cette "date symbolique" au milieu d'amis qui l'ont accompagné tout au long de sa carrière électorale, commencée en 1967 en Corrèze. Il a ajouté qu'il avait l'intention de revenir plus souvent dans un endroit "où il trouve ses racines"[9]. »

Tous les éléments de la visite sont autant d'occasions de suggérer cette simplicité du rapport du chef de l'État à ses compatriotes : le tutoiement, aussi fréquent que possible, le pèlerinage en des lieux familiers, les retrouvailles avec

---

7. Discours de Fallières à Mézin, 01/10/1906, AN 1AG5.

8. Éditorial du *Journal du Cantal* du 23/05/1970, voyage dans le Cantal, 16/05/1970, AN 5AG2/695.

9. Visite à Ussel le 7/05/1996, *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, 9/05/1996. Deux ans plus tard, il retournera de nouveau à Ussel, toujours hors la série des vœux annuels au département (voir plus loin). À cette occasion, le *Journal du Dimanche* du 6/12/1998 poursuit la thématique de la jouvence et du ressourcement en titrant « Son bain de Corrèze ».

d'anciennes connaissances, mais aussi la modification subtile des moments cérémoniels pour montrer combien le président sait rompre avec le faste du poste et saura ne pas rester prisonnier de sa « tour d'ivoire ». Souvent, ces différents ingrédients de la visite chez soi s'ajoutent les uns aux autres pour former une véritable stratégie. Ainsi en est-il du retour de Georges Pompidou dans son ancien lycée d'Albi où « tout le monde l'a tutoyé[10] » ; où il a, comme François Mitterrand et Jacques Chirac le feront plus tard dans la cantine d'une usine, déjeuné au réfectoire, se contentant « d'un repas campagnard, loin des fastes de l'Élysée et de la classique selle d'agneau des repas officiels[11] » ; où, enfin, il a pu rappeler son attachement à un terroir où il a ses racines, et son émotion, bien naturelle, devant l'accueil des Albigeois :

> « Cette visite est d'abord, pour moi, un pèlerinage. L'attachement que je porte à la ville d'Albi est celui de quelqu'un qui y a passé sa jeunesse et son adolescence [suivent souvenirs de jeunesse et exposé des problèmes locaux, objets de l'intervention de l'État]. Je voudrais vous dire à quel point je suis touché de l'accueil que vous me faites, que me fait le Conseil municipal dans cette mairie où a siégé mon père qui serait si heureux s'il pouvait être aujourd'hui parmi nous, par l'accueil que me fait la population albigeoise et vous dire à vous, monsieur le maire, pour tous les Albigeois et toutes les Albigeoises, mon affection et ma reconnaissance[12]. »

Parfois, l'adaptation cérémonielle à une simplicité revendiquée bénéficie de tous les aléas des usages locaux des cérémonies, reprenant à son compte les tentatives diverses pour contourner les interdictions ou restrictions protocolaires. Lebrun favorise ainsi, au prétexte qu'il s'agit d'une visite, à dégager des lourdeurs officielles, la présence toujours exceptionnelle de femmes lors de ces manifestations :

> Le Contre-Amiral Le Bigot, organisateur du voyage, demande si le président autorise la présence aux réceptions de la famille (fils, femme et mère) du récipiendaire d'une médaille (Légion d'Honneur, M. Brun, président de la Société industrielle de l'Est et président bienfaiteur de l'Association des anciens mutilés et combattants – AMC - à qui le président avait promis personnellement de remettre un fanion, ou une croix d'officier de la Légion d'Honneur) à Nancy, et si « la présence de femmes ne sera pas considérée comme insolite », précisant que « dans la délégation qui comprendra entre 70 et 85 personnes, il y a déjà

10. *Paris Jour* du 6/04/1970.

11. Encadré de *Paris Jour* du 1/04/1970. Il s'agit bien d'un choix stratégique puisqu'une note de R. Galy-Dejean, datée du 13/03/1970, envisage un déjeuner soit à « caractère privé » dans les réfectoires du lycée avec les anciens élèves (choix retenu), soit officiel à la préfecture (40 couverts), soit au lycée agricole de Fonlabour, à 3 kilomètres (400 couverts, anciens élèves plus corps constitués). Il propose aussi une visite de la centrale thermique « Pompidou », ou du lycée agricole (aucune de ces options ne sera retenue, le président souhaitant conserver à tout prix ce caractère suranné et nostalgique au voyage). Voyage à Albi, 05/04/1970, AN 5AG2/694.

12. Allocution de G. Pompidou à la mairie d'Albi, 05/04/1970, AN 5AG2/694.

> une femme comme représentante des œuvres de guerre ». Il est écrit ensuite : « Avis favorable : le président désirant que cette cérémonie ait le caractère *le plus intime possible* [souligné dans le texte][13]. »

Ces premiers retours sont également l'occasion, pour ceux qui peuvent mobiliser de semblables ressources personnelles, de rappeler leurs origines populaires ou leur proximité par des gestes locaux traditionnels traduisant leur ancrage dans le terroir. Ainsi Félix Faure demande-t-il fréquemment que l'on salue en lui « ce président des travailleurs, celui qui, sorti de vos rangs, tient à l'honneur de se souvenir de ses origines[14] ». Et *L'Illustration* consacre un petit article et une photographie aux mais d'honneur plantés à l'occasion de l'élection de Fallières, juste devant sa maison. L'hebdomadaire décrit la foule nombreuse, endimanchée, qui passe sous une banderole où il est écrit « Le [dimanche] 18 février 1906. La ville de Mézins à Armand Fallières, né à Mézins le 6 novembre 1841, élu président de la République française le 17 janvier 1906 ». Enfin et surtout, il reproduit le poème lu en patois, celui qui doit donner le sens de ces gestes spontanés venus du cœur de la petite patrie présidentielle, rappelant une fois encore la simplicité de l'homme, ses origines modestes :

> « Il n'est pas de ceux qui oublient souvent leur origine,
> De ceux qui souvent méprisent
> – C'est là le grand mal,
> Il est de ceux qui ont toujours fait et feront toujours bonne mine,
> Il aime à rappeler qu'il est petit-fils d'un forgeron[15]. »

Ce premier retour chez soi est très tôt institué en tradition, sur le modèle de la tournée de remerciements après une campagne électorale victorieuse. C'est ce qu'explique très bien René Coty lors de son deuxième voyage, lorsqu'il veut justifier le choix lorrain. À la question posée à l'hôtel de ville de Nancy, « Pourquoi ai-je spontanément souhaité revenir sur votre sol dès que j'aurais accompli sur ma terre natale un pèlerinage que me commandaient à la fois la tradition et la reconnaissance ? », il donne la réponse suivante : « Si j'ai tenu à réserver ma première visite officielle, après celle que j'ai rendue à ma province

---

13. Note manuscrite du 3/11/1932, voyage à Nancy du 6/11/1932, AN 1AG43. Il est précisé aussi qu'à l'Élysée, le président remet les insignes devant les femmes lorsque les récipiendaires le demandent. Par crainte de difficultés et pour compenser, Lebrun recevra aussi une délégation de l'Association des combattants républicains (ACR) et le président de la société d'horticulture.

14. Valoys (H.), *Les voyages présidentiels de M. Félix Faure*, Paris, C. Mendel, 1895, p. 19. Lors d'un discours prononcé à Saintes, au congrès des voyageurs de commerce, F. Faure rappelle les paroles de Gambetta (« Les voyageurs de commerce sont aussi les voyageurs de la République ») et conclut de nouveau : « […] veuillez affirmer aux travailleurs avec lesquels vous êtes en relation que le président de la République n'a pas oublié ses origines et qu'il est de cœur avec eux », *Voyage de M. le président de la République en Vendée, avril 1897*, Moulins, E. Auclaire, p. 15.

15. *L'Illustration*, n° 3287, du 24/02/1906, vol. 1, p. 117.

natale, à la Lorraine, c'est pour rendre hommage à l'un des plus hauts bastions du patriotisme français[16] ». L'ancien président décrit la visite qu'il a effectuée au Havre comme relevant à la fois d'une tradition et d'un moyen d'affirmer publiquement tout ce que sa nouvelle fonction doit à la ville dont il est originaire. Si le message est parfois tourné vers les racines personnelles du président en question, c'est évidemment dans un sens d'abord politique qu'il faut comprendre cet acte d'hommage à la région d'où toute une carrière a pu se forger et se pérenniser, seule condition permettant d'atteindre des postes politiques de plus en plus élevés précédant, pour presque tous les chefs de l'État, l'accès à la magistrature suprême.

Ôter ses oripeaux de campagne

Le geste répété du retour vers ceux auprès de qui l'on a grandi (personnellement et professionnellement) renvoie ainsi à une trajectoire politique dont chaque président témoigne qu'il en (re)connaît l'origine. Pourtant, cette reconnaissance révèle très vite son ambiguïté, puisqu'elle marque, en même temps qu'elle honore, l'enterrement glorieux d'un passé partisan que le chef de l'État devra désormais taire. L'accession à la Présidence est l'aboutissement ultime d'une carrière[17] ; sa célébration représente donc le moment où prend fin la nécessité d'investir localement pour conserver son poste ou accéder à des mandats de rangs plus élevés[18]. C'est à travers ce rapport ambivalent au passé politique, fait à la fois de glorification et de rejet, que se donne à voir avec le plus de précision la transformation de l'ancien élu en président. Il indique, dans cet entre-deux où le nouveau chef de l'État n'est plus tout à fait le représentant d'un terroir, mais pas encore celui du pays entier, certaines des prescriptions comportementales et discursives imposées par la fonction, et, en même temps, quelques-unes des modalités que prendront les tentatives présidentielles pour ne pas en rester prisonnier.

---

16. Discours devant les 600 maires du département à l'hôtel de ville de Nancy, voyage de Coty en Meurthe-et-Moselle, 15-16/10/1954, AN 4AG/292. On saisit toute l'importance d'être en deuxième position dans la succession des voyages, juste après le retour chez soi, à travers les mots de G. Defferre qui fait mine d'oublier cette visite nancéienne dans son discours au banquet : « Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous consacrer votre premier voyage officiel dans notre pays, après celui que vous avez fait dans votre département d'origine », Voyage de Coty, 24/06/1955, AM Marseille, 585 W 1.

17. À quelques exceptions importantes et bien connues : Poincaré, Doumergue, et Giscard d'Estaing. Notons toutefois que le retour de ce dernier à la vie politique nationale fut pour le moins difficile et, sans nul doute, plus incomplet que ce que l'ancien chef de l'État eût souhaité (Gaïti (B.), « Des ressources politique à valeur relative : le difficile retour de Valéry Giscard d'Estaing », *Revue française de science politique*, XL (6), 1990).

18. Remarquons d'ailleurs que Doumergue et surtout Poincaré, lors de leurs deux retours à la Présidence du conseil, ne reviennent pas en arrière en termes de trajectoire politique : ils n'ont plus à investir localement parce qu'ils ont définitivement acquis une stature nationale, et c'est d'ailleurs en partie pour cette raison qu'ils sont choisis.

L'hommage du préfet de Haute-Garonne à l'occasion du retour de Vincent Auriol à Muret dit bien ce double mouvement d'hommage et d'enterrement. Le rappel de la carrière est, comme souvent, réécrit en fonction du point d'arrivée tout juste atteint de la biographie. Chaque étape, et en particulier les plus récentes, tend ainsi à montrer que Vincent Auriol possédait, au naturel ou presque, les qualités pour faire un bon président, prédisposé qu'il était à savoir se placer au-dessus des divisions politiques, à conserver la Constitution, à unifier le pays, enfin à incarner les vertus de la République associées à l'exercice de la fonction suprême :

> « Nous allons dire à l'enfant de la Haute-Garonne notre affection, au chef de l'État notre respect et notre confiance. À Muret commençait, voici plus de trente ans, une carrière politique qui s'avérait prestigieuse. Elle fut sans faille, pleine d'un total et rare attachement à l'idéal originel. Leader des Assemblées, le député reste pourtant proche de ses mandants. Réformateur, il donne essor au progrès agricole. Ministre, il assume les grandes réformes de 1936. Administrateur, sa mairie est un modèle de dynamisme édilitaire. […] Ministre des gouvernements de la Résistance, président des deux Constituantes, il domine les oppositions politiques par sa passion unitaire et créatrice. On lui doit la Constitution. Qui pourrait la garder avec plus de fidélité ? […] Hier lui valait en hommage, notre affection. Pour demain, notre hommage est d'adhésion à la vertu civique qu'il incarne, à la foi qu'il maintient[19]. »

La proximité et la fidélité avec les gens du cru sont donc assimilées, par analogie, à la capacité du chef de l'État à s'élever par-delà les passions, perspective qui associe le local à une sorte de noyau idéal, sans conflit, où tout n'est que ressourcement, comme le dit bien Georges Pompidou :

> « Mon cher Fieu [inspecteur d'académie], mes chers camarades,
> Quand on revient sur les lieux où l'on a passé sa première jeunesse, on ne sait pas la part qu'il faut donner au regret de cette jeunesse qui est au fond de tous les hommes et qui ne fait que s'accroître au fur et à mesure qu'on s'en éloigne. […] Mes chers camarades, croyez bien que l'accueil qui m'est fait aujourd'hui me touche profondément. Me trouver au milieu de vous, c'est pour moi, au poste où je suis, à la fois un retour aux sources et une sorte d'encouragement pour l'action que je puis avoir à mener au-dessus de toute politique et au-dessus de tous partis pour l'intérêt de notre pays[20]. »

Ce que font les présidents entrant dans le métier, c'est en premier lieu rejeter la politique comme lutte ou opposition, préférant, à l'inverse, afficher un positionnement qui consiste à ne faire l'exégèse que des normes supérieures tou-

---

19. « Double hommage » de Jean Baylot, préfet de Haute Garonne, dans le *Programme souvenir du Premier voyage de M. Vincent Auriol, président de la République*, Toulouse, Éd. Havas, sd (1947), AN 4AG/277.

20. Discours de G. Pompidou lors de l'assemblée générale des anciens élèves de son lycée à Albi, 05/04/1970, AN 5AG2/694.

chant au bien commun, à l'être ensemble des citoyens[21]. La visite chez soi est un bon outil pour y parvenir : elle valorise fortement les images d'unanimisme et de consensus dues en particulier à la personnalisation et à l'intimité (fabriquées ou non) des liens qui s'y donnent à voir. Qu'il s'agisse de Félix Faure, ou un siècle plus tard, de Jacques Chirac, le ton est le même : « Je ne parlerai pas de politique ». Lorsque le premier part rejoindre son havre de paix normand, le 16 avril 1895, le journaliste retranscrit ce qu'il faut comprendre de la posture présidentielle :

> « La population parisienne accompagnait de ses vœux M. Félix Faure dans le voyage qui allait être une longue série d'ovations, voyage où les douceurs de l'intimité allaient l'emporter sur la pompe des cérémonies officielles. C'est pour bien marquer cette intimité que le président de la République avait décidé, avant de quitter Paris, de ne prononcer aucun discours politique. M. Félix Faure voulait montrer à ceux qui avaient toujours eu confiance en lui, qu'il revenait parmi eux pour manifester sa sympathie et déclarer que son élévation à la première magistrature du pays n'avait en rien modifié ses sentiments à leur égard[22]. »

À l'occasion du premier voyage officiel chiraquien dans les Deux-Sèvres, le message est tout à fait comparable, répété à satiété dans la presse :

> « Deux jours d'immersion pendant lesquels le chef de l'État aimerait ne rien dire, simplement écouter les gens. […] Pour bien montrer qu'il ne va ni prêcher la bonne parole ni annoncer de nouvelles mesures (c'est l'affaire du gouvernement), il ne prononcera pas de discours. Tout cela pour ne pas brouiller le seul message qu'il veut faire passer : "Je vais écouter les Français"[23]. »

Parfois, les paroles prononcées vont encore plus loin, clôturant définitivement le temps désormais révolu de ce que le chef de l'État ne peut plus être : l'homme de ses électeurs. Accomplir cette transformation du rôle d'élu national en incarnation de la nation, c'est d'abord neutraliser ses origines politiques en retravaillant l'identité de sa personne pour n'en laisser paraître que les qualités les plus anthropologiques ou originelles. Il s'agit de ces traits qui apparaissent

---

21. C'est pourquoi lorsque J. Chirac célèbre à Ussel, le samedi 5/12/1998, en plein week-end du Téléthon, les trente ans des centres d'aide aux handicapés du Limousin qu'il avait inaugurés en 1968, il ne fait évidemment pas de politique, même s'il rappelle son action de député. Au contraire, il vient montrer qu'en tant que président de tous les Français, il s'occupe de ceux pour lesquels l'intervention de l'État est particulièrement nécessaire, mais aussi qu'il est un Français qui, comme tout le monde, apporte sa pierre au Téléthon par son action (selon *Libération* du 7/12/1998, il glissera même 1 000 francs à un homme portant le badge de l'opération), enfin qu'il possédait déjà ces qualités de cœur et de sens de la collectivité lorsqu'il était jeune député, bref, qu'elles lui sont naturelles et le prédisposaient aux fonctions d'homme d'État.

22. Valoys (H.), *Les voyages présidentiels de M. Félix Faure*, *op. cit.*, p. 17.

23. *La Nouvelle République du Centre-Ouest* du 24/01/1996, éditorial de la page de une intitulé « Chirac sur le terrain ».

être les moins sujets à un quelconque travail d'apprentissage[24] : la bonté, l'amitié, la fidélité, la simplicité, etc. Cette description des qualités humaines du chef de l'État lors des retours chez lui, particulièrement visibles puisqu'il s'y retrouve « au naturel », est parfois poussée à l'extrême. Le lieu commun qui fait de Jacques Chirac un être proche des questions agricoles et des paysans depuis son passage considéré comme « réussi » au ministère de l'agriculture lui permet ainsi de construire une sorte d'ubiquité nationale. C'est le cas, chaque année, au salon de l'agriculture à Paris. Or, l'association du salon aux qualités de proximité du président semble si fortement cristallisée que celui-ci sert parfois de point de référence, dans un retournement paradoxal de l'ordre des choses, pour indiquer, lors du retour corrézien à Ussel, que Jacques Chirac est bien dans son élément puisque son comportement ressemble à celui qu'il adopte lors de la manifestation parisienne :

> « On sent d'ailleurs que le président est bien chez lui, et son arrêt devant le stand du fromage St-Laurent (fabriqué dans le plus récent établissement de l'Association [des centres pour handicapés du Limousin]) a un parfum tout chiraquien de visite au Salon de l'agriculture. "Ce fromage est vraiment exceptionnel et sera sur la table de l'Élysée dès la semaine prochaine", promet l'illustre dégustateur en avalant son troisième morceau[25] ».

Les formes du paraître présidentiel imposent un naturel artificiel : une humilité, une proximité revendiquées comme naturelles. Ce faisant, le pèlerinage chez soi aide grandement à la fabrique de cette « nature en fonction » que doit devenir le chef de l'État[26], simplement parce qu'il est une excellente occasion d'affirmer un positionnement instable qu'il faudra bientôt masquer. C'est ce que fait Poincaré à Bar-le-Duc, le dimanche 17 août 1913, lorsque, sortant tout juste du train, il déclare : « Si je ne suis plus votre élu, je reste votre ami. Je viendrai le plus souvent possible me retremper dans votre affection et remplir mes yeux des images auxquelles ils sont habitués[27]. » Vincent Auriol, parce qu'il était socialiste, devait sans doute affirmer plus fortement encore le rejet de son étiquette partisane pour endosser la neutralité œcuménique qui sied au président de tous les Français. À plusieurs reprises, il a ainsi martelé son changement de statut : par exemple à Metz, « […] oubliant que je fus membre d'une organisa-

---

24. Dès lors ces qualités se définissent comme aussi naturelles que possible, comme le dit bien A. Combarieu, l'ancien collaborateur de Loubet, lorsqu'il décrit les interventions présidentielles dans le cadre d'un voyages à Nice en avril 1901 : « Combien a-t-il improvisé de discours ou d'allocutions ? […] C'est dans ces à-propos qu'il excelle ; il s'y montre tel qu'il est au naturel, simple et cordial, attentif aux intérêts de tous […] », (*Sept ans à l'Élysée avec le président E. Loubet*, Paris, Hachette, 1932, p. 122-123).

25. *Le Journal du Dimanche* du 6/12/1998.

26. Memmi (D.), « Rendre puissant. De quelques postures (de communicateurs) au service de la domination », *in* CURAPP, *La communication politique*, Paris, PUF, 1991, p. 158.

27. *J.O.* du 20/08/1913, compte rendu p. 7618-7620.

tion politique […][28] », ou quelques semaines auparavant, en Bretagne : « J'ai, en effet, oublié que je fus militant d'un parti politique[29] ». Jacques Chirac, lui, contourne l'obstacle en rappelant à l'occasion des premiers vœux à Tulles en 1996 qu'il a été élu local, mais que la Corrèze est bien plus que cela, le territoire qui l'a véritablement révélé à lui-même : « Vous le savez, la Corrèze, à mes yeux, est bien davantage que le département dont j'ai l'honneur d'avoir été l'élu du printemps de 1967 à celui de 1995. La Corrèze, pour moi, c'est le berceau de tous mes ancêtres, le terreau des valeurs essentielles sans lesquelles je ne serais pas devenu moi-même[30]. »

Ces dénégations du passé politique cessent évidemment très vite, sans quoi elles ne feraient plus que rappeler ce qu'il faut justement cacher. Mais les retours au pays se poursuivent avec un objectif maintenu dont il faut régulièrement faire la preuve : témoigner que, décidément non, la magistrature ne transforme pas ses titulaires, qu'ils savent toujours se mettre à l'écoute de tous, par-delà les éventuelles critiques partisanes, ou justement à cause d'elles. À de rares exceptions près, les présidents refont tous plusieurs fois ce pèlerinage vers leurs origines.

La simplicité du pèlerin

Dans certains départements, la totalité ou presque des visites sont dues à un même chef de l'État. Ainsi en est-il de la Nièvre, du Puy-de-Dôme ou de la Corrèze, terres d'élection de François Mitterrand, Valéry Giscard d'Estaing et Jacques Chirac. Connaître les fiefs électoraux de chaque président, c'est pouvoir affirmer qu'au moins deux à trois visites présidentielles ont été accomplies dans ces départements. En effet, mis à part les exceptions déjà citées de Millerand et de Gaulle, auxquels il faut ajouter cette fois Doumergue, qui n'effectue qu'un voyage dans sa petite patrie, tous les chefs de l'État reviennent au moins une fois sur leurs terres d'élection (ou de naissance pour Carnot et Mitterrand) après la première visite, comme en témoigne le tableau page suivante.

28. Allocution de Metz, voyage de V. Auriol en Alsace-Lorraine, 3-5/07/1948, AN 4AG/281.
29. Discours de Quimper, voyage de V. Auriol à Brest et Quimper, 30/05/1948, AN 4AG/279.
30. Discours à Tulle le 13/01/1996, site officiel de la Présidence (http://www.elysee.fr), rubrique déplacements en France.

Tableau 2. Nombre de retours chez soi des présidents

(Il s'agit des retours publics – avec journalistes accrédités – même si le voyage n'est pas présenté comme « officiel » par l'Élysée. Les retours privés – parfois signalés en brèves dans la presse – sont exclus).

Présidents	Département concerné	Nombre de retours (en + de 1re visite)	Visites chez soi/ Total des voyages
Carnot	Haute-Vienne (87)	+ 1	10 %
Faure	Seine Inférieure (76)	+ 2	13 %
Loubet	Drôme (26)	+ 2	21 %
Fallières	Lot-et-Garonne (47)	+ 3	17 %
Poincaré	Meuse (55)	+ 2	8 %
Millerand	(Paris)		
Doumergue	Gard (30)	0	5 %
Lebrun	Meurthe-et-Moselle (54)	+ 2	6 %
Auriol	Haute-Garonne (31)	+ 1	6 %
Coty	Seine Inférieure (76)	+ 1	11 %
de Gaulle		0	
Pompidou	Cantal (15)	+ 2	20 %
Giscard d'E.	Puy de Dôme (63)	+ 9	13 %
Mitterrand	Charente (16)	+ 7	
Mitterrand	Nièvre (58)	+ 22	15 % (total 16 et 58)
Chirac	Corrèze (19)	+ 5	27 %

Ces déplacements répètent largement ce qui se passe lors du premier retour à la maison, avec toutefois une différence de taille : on n'y parle plus des temps oubliés des campagnes électorales.

Les seules mentions de l'exercice passé d'un mandat local, il est vrai difficilement évitables dès lors que l'on choisit de rentrer se ressourcer chez soi, visent alors à rappeler combien les choses ont changé, que le président n'est plus l'homme d'une circonscription ou d'un département, mais bien le représentant de toutes les circonscriptions et de tous les départements. C'est ce qu'explique par exemple François Mitterrand lors d'une visite à Besançon en 1987 : « Voyez messieurs les maires comme ma situation est avantageuse : Nantes et Paris font toutes deux partie de ma circonscription. […] Vous êtes tous de ma circonscription. J'ai des devoirs envers chacun d'entre vous[31]. » Jacques Chirac, lui, use

31. *Le Quotidien de Paris* du 31/03/1987. Très régulièrement à l'occasion de ses déplacements, F. Mitterrand donne une interview au quotidien local.

fréquemment de l'analogie entre l'efficacité de proximité de son action publique passée en Corrèze et celle qu'il entend mener pour la France :

> « De la Corrèze, en revanche, les invités du président de la République ont beaucoup entendu parler, Jacques Chirac ne sortant de sa réserve que pour citer son expérience d'élu local. "C'est comme en Corrèze !", n'a-t-il cessé de leur répéter[32]. »

Lors de ses premiers vœux aux Corréziens, déclarés à Tulle quelques jours auparavant, il martelait donc logiquement ce changement de statut : « Je suis en charge désormais de l'unité et de la continuité de la nation. D'une certaine façon, ce que fut pour moi la Corrèze s'est élargi aux dimensions de la France[33]. »

Ce faisant, il ne fait qu'user de recettes dont les présidents et leurs entourages estiment depuis longtemps qu'elles ont fait leurs preuves en matière de recherche d'une proximité dans la relation. Parler, où que l'on soit en province, de son petit pays, c'est poser une équivalence entre celui-ci et le terroir visité, et cette équivalence ne peut que produire un échange mieux compris entre le président et ses interlocuteurs, comme le souligne dans ses souvenirs l'ancien chef de cabinet de Loubet :

> « Les deux journées à Nice ont été accablantes pour nous tous, sauf pour le président. Combien a-t-il improvisé de discours ou d'allocutions ? Loin de les éviter, il s'y complaît. […] Il y mêle volontiers des souvenirs de la Drôme et de Montélimar qui le rapprochent de ses auditeurs et les mettent de plain-pied avec lui[34]. »

C'est sans doute la nécessité de rappeler son action publique en tant qu'élu local et sa fidélité politique à une circonscription qui explique la forte augmentation du nombre des retours dans leurs anciennes circonscriptions de la part des trois derniers présidents de la Ve République. En effet, il existe une continuité notable lorsque l'on compare le rôle que les différents présidents font jouer à leur petite patrie dans ces voyages particuliers. Il semble que l'on puisse placer sur un même plan les usages que fait encore Vincent Auriol de sa terre d'origine et ceux qu'en font Valéry Giscard d'Estaing et ses successeurs. Même si, durant cette période, l'objet des voyages provinciaux se transforme, passant d'une volonté de passer en revue le plus grand nombre possible de personnes à la nécessité de montrer que les présidents savent se mettre à l'écoute, les visites chez soi ne viennent pas contrecarrer ce mouvement, au contraire. Ces retours, parce qu'ils reposent sur des échanges personnels qui apparaissent plus intimes, plus vrais, moins artificiels, sont propices à offrir aux regards ce type de posture d'un homme à l'écoute qui saura entendre ce que lui disent ses concitoyens.

---

32. À l'occasion de son premier voyage officiel dans les Deux-Sèvres, *Le Monde* du 26/01/1996.
33. Vœux du 13/01/1996, *Libération* du 15/01/1996.
34. Combarieu (A.), *Sept ans à l'Élysée…*, *op. cit.*, p. 122-123.

Toutes les qualités anthropologiques célébrées lors des visites à la maison viennent de là : c'est dans la petite patrie que l'on peut construire des vertus solides, reposant sur un socle maintes fois célébré, celui du terroir. En témoigne bien l'hommage du maire de Toulouse à Vincent Auriol ; s'il est fidèle, c'est en premier au sol natal qu'il le doit, et c'est du sol natal qu'a pu se construire cette fidélité conservée et enrichie au long de la carrière politique :

> « […] Parmi ces qualités, je voudrais dégager la plus précieuse, qui est sans doute la fidélité. Fidélité au sol natal […] Fidélité à ses amis, qui lui a permis de conserver, malgré toutes les traverses de la vie politique, une atmosphère affectueuse autour de sa personne. Fidélité à ses convictions […]. Fidélité à la République enfin […][35]. »

Raymond Poincaré, lors de son retour à Bar-le-Duc, porte cet éloge de la petite patrie à son plus haut point en faisant de son discours de retrouvailles une véritable récitation officielle du rôle des terroirs dans l'apprentissage du sentiment national :

> « Plus le temps a passé, plus j'ai senti grandir en moi l'influence de mes origines et la force de mes attaches… Mieux que jamais, j'ai compris ce que je dois à ma province, le jour où le vote de l'Assemblée nationale m'a élevé à la première magistrature du pays. Combien de fois, depuis lors ai-je entendu la foule à Paris, à Montpellier, à Toulon, à Cherbourg, à Calais, au Havre, lancer le cri répété de "Vive la Lorraine !" Je ne me suis pas mépris sur la signification de ces vivats adressés à notre pays. Ils n'étaient ni l'expression d'une préférence pour une partie déterminée de la France indivisible, ni la manifestation d'un chauvinisme agressif. Ils n'étaient qu'un hommage spontanément rendu par des Français de toutes les régions à une contrée dont les habitants ont subi les rigueurs des destins contraires et se sont accoutumés, dans la souffrance, à la pratique des meilleures vertus nationales[36]. »

On retrouve ici l'assimilation du peuple au local qui forme la matrice du système des « petites patries » dont Anne-Marie Thiesse a analysé les logiques : « L'ancienneté du centralisme français concentrant en un même lieu le sommet de la hiérarchie des pouvoirs (politique, économique, culturel) a engendré une homologie entre d'un côté la capitale et les positions dominantes en tous domaines, de l'autre côté l'échelon local et les positions dominées. De ce fait, le peuple, au sens social, est assimilé au local. Célébrer le local et souligner sa place comme fondement premier du national, c'est affirmer l'ancrage républicain de

---

35. « Double hommage » de Jean Baylot, préfet de la Haute Garonne, dans le *Programme souvenir du Premier voyage de M. Vincent Auriol, président de la République*, Toulouse, Éd. Havas, sd (1947), AN 4AG/277. À comparer aux paroles de F. Mitterrand à Nevers le 14/02/1987 : « La Nièvre reste pour moi, dans les deux sens du terme, un lieu d'élection. Mais je préfère comme signification le choix du cœur, celui de l'amitié et de la gratitude que je dois à cette population, de la fidélité aussi à travers le temps » (*La Montagne* du 15/02/1987).

36. Miquel (P.), *Poincaré*, *op. cit.*, p. 314-315.

la nation dans le soubassement populaire, donner une image harmonieuse et complémentaire des diversités sociales qui sont rabattues, par une transposition elliptique, sur la représentation territoriale[37]. »

Dans les voyages présidentiels, et particulièrement dans les pèlerinages « chez soi », il y a ainsi réalisation en actes du précepte éducatif qui veut que l'on accède à l'amour de la grande patrie par exercice de celui qui nous lie à la petite. On peut ainsi remarquer la perpétuation d'un lien très fort entre le modèle de la petite patrie comme terre naturelle que chacun ne peut qu'aimer de façon innée, à l'instar de l'amour maternel, et les formes que prennent les retours présidentiels dans leur propre petite patrie : comme on l'a vu, les présidents n'y conservent plus que leurs traits de caractère les plus personnels et intimes, ceux qui font justement la nature de l'homme, perdant tout attribut social et politique (exceptée, pour cette dernière, le sens de la fidélité, transposé justement des vertus du terroir à l'exercice d'un mandat). Même de Gaulle joue ici, comme les autres, de ce registre de la naturalisation des sentiments, de la proximité, de l'émotion, en particulier pour justifier le choix de ses « premiers » déplacements. Avant d'être président, en septembre 1958, il effectue en deux jours quatre grands meetings de propagande pour l'adoption du référendum (à Lille, Strasbourg, Bordeaux et Rennes). Il ajoutera Marseille, Lyon et la Corse les 4 et 5 octobre. Le 20 septembre 1958, il débute ce mini-tour de France à Rennes et explique ainsi sa présence :

> « Je suis venu à Rennes en toute simplicité. J'avais le grand désir de prendre contact avec vous comme je compte le faire, dans les semaines qui suivent, avec les populations des grandes villes de la métropole. Mais je désirais commencer par la Bretagne où tant de souvenirs m'attachent. Il y a, entre cette province et moi-même, des liens d'affection[38]. »

On peut observer en creux cette pérennité du rapport présidentiel à sa terre d'élection ou de naissance. En effet, la capacité d'écoute revendiquée par les présidents actuels est d'abord liée aux conséquences qu'elle doit engendrer. Du moins est-ce ainsi que l'Élysée présente les choses, parce que le chef de l'État de la Ve République est dans l'obligation, contrairement à ses prédécesseurs, de montrer qu'il œuvre sinon à la réalisation d'un programme politique, au moins à l'accomplissement d'un dessein. Or, l'intérêt des visites à sa circonscription tient précisément au fait que le président n'y parle pas, contrairement aux autres déplacements provinciaux, de son travail pour le pays. Les lourds dossiers préparés par ses conseillers sont non pas absents (chacun des successeurs du général de Gaulle a un conseiller spécialisé dans le suivi des questions économiques et

37. Thiesse (A.-M.), *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la MSH, 1997, p. 5.
38. Ollivier (J.-P.), *Le tour de France du général…*, *op. cit.*, p. 15.

sociales touchant la petite patrie[39]), mais cachés, limités aux transactions avec les hommes de confiance locaux. Le chef de l'État récompense la terre qui l'a fait, mais l'ensemble de ses gestes sont là encore présentés comme naturels, ou plutôt naturellement dus. Le chef de l'État ne répond alors pas à une demande ; il ne gère même pas des dossiers : il fait des cadeaux désintéressés à ses amis.

C'est pour cette raison que les retours chez soi sont les déplacements actuels qui ressemblent le plus aux inaugurations des Républiques antérieures, comme en témoigne le tableau page suivante énumérant les réalisations de Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand lors de leurs retours dans leur terre d'élection.

Ces déplacements sont avant tout l'occasion d'inaugurations. À l'exception des rubans coupés destinés à désenclaver la région (le TGV sud-ouest pour François Mitterrand en Charente, le plan de développement du Massif central pour Valéry Giscard d'Estaing[40]), d'ailleurs toujours présentés comme un dû naturel à la terre élue, comme si la région avait attendu son président pour voir ces travaux enfin réalisés, les gestes présidentiels apparaissent très localisés lors de ces retours à la maison. Ils ressemblent fortement, quand ils n'en sont pas des célébrations appuyées[41], à des pratiques d'élus locaux, manière, encore et toujours, de rappeler qu'ils n'ont pas changé, que la fonction ne les a pas transformés. Ainsi des multiples inaugurations effectuées par les trois présidents : piscines, mairies ou gares, logements sociaux, bâtiments publics, PME ou

---

39. Remarquons que préparation des voyages provinciaux et attention à la petite patrie présidentielle sont fréquemment liées. Béatrice Marre est sous-préfet de Château-Chinon de 1985 à 1987, chargée de mission à l'Élysée dès cette dernière année avant de devenir en 1988 chef de cabinet. Annie L'Héritier, actuelle chef de cabinet de J. Chirac, est corrézienne et débuta sa carrière comme attachée de préfecture à Tulle en 1976 avant de rejoindre le nouveau maire de Paris l'année suivante. Jean Glavany, chef de cabinet de F. Mitterrand durant son premier mandat, fut membre du conseil d'administration du circuit de Magny Cours et surveilla le département pour F. Mitterrand après son départ en 1988. Bertrand Landrieu, directeur du cabinet de J. Chirac, fut chef adjoint de cabinet de J. Chirac en 1973-1974 (Agriculture et Intérieur), avant d'être sous-préfet d'Ussel de 1974 à 1977, puis (après une longue carrière préfectorale et de cabinets ministériels) préfet de la région Limousin de 1993 à 1995. De même, on a vu que R. Galy-Dejean s'était occupé de la circonscription de G. Pompidou dans le Cantal lorsque celui-ci était Premier ministre.

40. Notons d'ailleurs, chez ce dernier, une curieuse volonté de préserver son image de modernisateur jusque dans sa petite patrie, dans une tentative ressemblant à un grand écart entre le niveau national voire international et le très local : outre le plan développement du Massif Central dont il va régulièrement vérifier l'exécution, il installe ainsi à Chamalières la séance de clôture du congrès « Rhin et Danube ». Comme auparavant, l'Élysée cherche à lier petite et grande patrie, à lutter contre le raccourcissement de l'espace-temps gommant les niveaux territoriaux intermédiaires, mais la solution retenue ne fait que renforcer l'impression de perte de la maîtrise du territoire puisque rien ne permet d'opérer un lien concret entre le bassin fluvial européen et une petite ville du Massif Central. C'est sans doute ce type de choix qui a grandement favorisé les critiques à l'encontre de nombre des réalisations du chef de l'État, souvent perçues comme factices (ainsi des déjeuners organisés avec des Français « ordinaires »).

41. Ainsi du retour à Ussel du président Chirac, le 5/12/1998, pour la commémoration du trentième anniversaire des centres éducatifs du Limousin, destinés à l'insertion des handicapés et créés par le député Chirac en 1968.

Tableau 3. Les retours chez soi de V. Giscard d'Estaing, F. Mitterrand

Ville concernée	Date	Motif
		V. GISCARD D'ESTAING PUY-DE-DÔME
Rochefort-M., Chamalières	7 juin 1974	1re visite chez soi (conseil général du canton de Rochefort), folklore local, bourrée, visite maison retraite
Chamalières	11 novembre 1974	Double conférence de presse du 11 novembre (Paris puis Chamalières), visite maison retraite.
La Bourboule	13 juillet 1975	Centenaire de la création de la commune, folklore, inauguration thermes
Royat	21 décembre 1976	Inauguration de la mairie
Chamalières	21 décembre 1976	Inauguration de la piscine
Issoire	13 janvier 1977	Inauguration de la presse hydraulique d'une forge
Chanonat	11 mars 1978	Discours au pays radiotélévisé avant les législatives
Chamalières	23 octobre 1978	Plan pour le développement du Massif central, vin d'honneur avec la population, inauguration nouvelle gendarmerie
Clermont-Ferrand	24 octobre 1978	Plan développement Massif central (vérifier promesses du plan lancé en 1975), inauguration autoroute vers Thiers
Ambert	24 octobre 1978	Plan développement Massif central, réunion avec agriculteurs
Chamalières	1er avril 1979	Séance de clôture du 34e congrès Rhin et Danube
Chanonat	5 novembre 1979	Déjeuner avec les maires du canton de Rochefort, travail avec élus locaux
		F. MITTERRAND CHARENTE
Jarnac	18 mai 1981	
Jarnac	8 octobre 1983	Inauguration d'une exposition philatélique
Angoulême	4 novembre 1983	
Cognac	4 novembre 1983	
Angoulême	26 janvier 1985	Inauguration du XIIe Salon de la bande dessinée
Angoulême	11 octobre 1986	Inauguration de l'exposition d'un peintre charentais, exposition au centre d'action culturel
Angoulême	17 décembre 1988	Rassemblement européen des conseils municipaux d'enfants (il fut collégien à Angoulême)
Angoulême	28 septembre 1990	Inauguration du TGV Sud-Ouest
Jarnac	6 mars 1995	Inauguration de l'Espace culturel de l'Orangerie (donation cadeaux septennats)
		F. MITTERRAND NIÈVRE
Château-Chinon	15 mai 1981	Adieu au conseil général
Château-Chinon	5 décembre 1981	Participe au conseil municipal
Nevers	5 décembre 1981	Concours agricole, réceptions des élus du département, inauguration d'un foyer de personnes âgées à Pouilly sur Loire
St-Brisson	26 juin 1983	Inauguration du musée de la résistance en Morvan
Chamboux	25 juillet 1985	Inauguration du barrage de Chamboux, réceptions des maires de la région
Mont Beuvray	17 septembre 1985	Rencontre sur le site archéologique avec 300 collégiens (appel à « l'unité gauloise »)
Nevers	14 février 1986	Inauguration de la gare de Nevers
La Charité-sur-Loire	18 août 1986	Visite aux sinistrés après de violents orages
Nevers	14 mars 1987	Inauguration de la 45e foire-exposition
Montsauche	26 juin 1987	Visite à son ancien canton (1949-1981) + Dun les Places
Clamecy	9 juillet 1987	Visite chez son ancien suppléant, maire. Inauguration de la médiathèque et d'une sculpture de César
Pougny	13 septembre 1987	34e finale championnat de France de labour (organisé par le CNJA et ELF Aquitaine)
Château-Chinon	10 mars 1988	Inauguration fontaine Tinguely et imprimerie armée de terre
Sougy	18 novembre 1988	Inauguration circuit Magny Cours et scierie
Château-Chinon	29 avril 1989	Inauguration locaux Aaron, lingerie féminine, à Arleuf. Stèle à la mémoire du propriétaire de l'hôtel du Vieux Morvan. Visite site archéologique du mont Beuvray
Nevers	22 mars 1990	Bicentenaire de la création du département
Montsauche	28 juin 1990	Inauguration du collège, visite de celui de Château-Chinon
St-Brisson	26 juin 1991	Dun les Places + discussion avec agriculteurs
Nevers	4 mai 1993	Obsèques de Pierre Bérégovoy
Château-Chinon	12 octobre 1993	Inauguration de la place Bérégovoy et du centre culturel Condorcet
Nevers	1er mai 1994	Hommage à P Bérégovoy
Château-Chinon	28 janvier 1995	Banquet de 500 personnes pour le 14e anniversaire de la déclaration de candidature de 1981
Nevers	24 mars 1995	Inauguration Institut Supérieur de l'automobile et des transports
Nevers	1er mai 1995	Hommage à Pierre Bérégovoy

même une exposition philatélique et un championnat de labours. Enfin, ces visites sont le lieu de longues digressions sur le passé du terroir et sur son inscription dans la tradition nationale. C'est pourquoi, plus que les autres, ces déplacements sont l'objet chéri des exégètes de la pensée présidentielle parce que chacun des chefs de l'État, et en particulier François Mitterrand, trouve en ces moments une occasion exemplaire de livrer ses souvenirs, sa vision historico-littéraire de la nation et de son ancrage territorial[42].

L'un des objets des retours à la petite patrie consiste donc à se libérer de la technicité de plus en plus afférente au rôle, de réinscrire l'action présidentielle dans une trajectoire de vie et dans un rapport de fidélité à ses racines. C'est de cette transformation du sens du voyage, évidemment associée à la nouveauté du « style » pompidolien, dont témoigne *La Montagne* lors du premier retour dans le Cantal du président :

> « Mais la Présidence n'est plus une tour d'ivoire. Si M. Pompidou ne peut s'abstraire de la solitude inhérente à la responsabilité ultime de la décision, il a voulu et obtenu que cette décision soit, le plus souvent, précédée à tous les échelons de l'exécutif de la plus large concertation. Ainsi, la continuité de la fonction associée à l'ouverture du style et des méthodes ont-elles accompagné et appuyé la continuité et l'ouverture politique qui caractérisent encore le nouvel âge de la Ve République[43]. »

L'enjeu est en particulier celui d'une lutte contre la disparition progressive des repères de proximité qui caractérisaient le voyage provincial : loin des visites au pas de charge dont le trajet a largement aboli les distances et ne s'inscrit plus dans les frontières hiérarchisées ordonnançant le rapport au territoire national, le retour en sa circonscription agit comme un outil de préservation d'une authenticité des liens sociaux et politiques que l'on estime perdue ou en voie de l'être. Fréquemment, les présidents viennent ainsi répéter qu'ils restent proches en personnalisant les échanges qu'ils donnent à observer. C'est cette fois vrai de tous, y compris du général de Gaulle qui, lors de son passage à Colombey-les-deux-églises, le 25 avril 1963, reçoit, sans réception ni discours officiels, les habitants du village et des environs, accentuant délibérément la proximité qui l'unit à ceux qu'il doit montrer comme ses voisins :

> « La solennité n'est plus de mise. Les paysans saluent familièrement de la main le président et Mme de Gaulle en se découvrant sur leur passage. […] de Gaulle sert les dix-sept mains des habitants d'Argentolles. […] À Juzennecourt, on assiste à une scène insolite. Le général demande à son épouse de venir avec lui saluer la

42. Voir, si l'on s'en tient aux seuls écrits de sciences sociales, l'exégèse plus qu'étonnante que fait M. Abélès de la montée annuelle de F. Mitterrand à Solutré, associant celle-ci, parce qu'elle a lieu à la Pentecôte, aux *Actes des apôtres* et à la descente de l'esprit saint (*Anthropologie de l'État*, Armand Colin, 1990, p. 143).

43. *La Montagne* du 16/05/1970. Voyage dans le Cantal, 16/05/1970, AN 5AG2/695.

> foule. "Je suis ici chez moi, dit-il […]"[44]. Bien entendu, tout est éclipsé l'après-midi par la visite à Colombey. Le général et sa femme serrent la main de chacun sans exception et pour chacun aussi trouvent un mot aimable et personnel. […] [La réception est organisée, sur la demande de de Gaulle, par la fille du cafetier]. Le premier adjoint au maire qui, depuis un moment, brûle d'envie de griller une cigarette, demande au président de la République si la fumée ne le dérange pas. "Mais non, pas du tout ! Je vous en prie", répond le général qui plonge la main dans sa poche, sort une boîte d'allumettes et allume la cigarette de M. Gadot. Dans son élan, le chef de l'État allume d'autres cigarettes à la ronde. […] Un des fumeurs lui dit : "C'est bien la première fois qu'un président de la République allume la cigarette d'un simple citoyen !". [Le maire fait une allocution]. Dans sa réponse, le chef de l'État se montre à la fois familier et émouvant[45]. »

Plus récemment, les journalistes se sont délecté des vœux de nouvel an et autres retours chiraquiens en Corrèze, celui-ci laissant libre cours à l'expression de son identité désormais légendaire de spécialiste fervent et invétéré de la poignée de main et de la bise amicale :

> « Le spectacle du Chirac en campagne reste un must. Surtout lorsqu'il se rend chez lui, comme samedi, dans son fief du haut plateau corrézien […]. Après un discours sur la vie politique, vendredi à Rennes, le président de la République est donc passé aux travaux pratiques. Un vrai phénomène de foire. Et la dame le sait bien, qui dit à son amie : "Quoi, tu ne l'as pas embrassé, viens je t'y amène. Avec lui, c'est pas difficile". Ici, c'est Chirac-nature, Chirac-proche des gens. […] Chirac saute d'une joue à l'autre […]. À son retour dans la foule, il pose pour la caméra de TF1, avale trois morceaux de fromage, embrasse, accole, touche, serre des mains toujours[46]. »

Toutefois, on peut remarquer qu'au-delà de la surenchère descriptive à laquelle se livrent les quotidiens, ils n'oublient pas de glisser, ça et là, quelques-unes des formules classiques rappelant par exemple que le président retrouve, pour l'occasion, sa nature intime, qu'il tente autant que possible de se libérer du protocole, qu'il a ses racines ici et sait rester à l'écoute de ceux auxquels il doit tant :

> « Comme il rit ! Et comme il étreint, embrasse, câline. "Bonne année, mon très cher ami ! À vous aussi, madame, oui, très très bonne année ! […] Ah ! Émile ! Tous mes vœux, mon grand ! […] Par exemple ! Denise ! Quelle joie ! Allez, la bise !" Goulu ! Il aurait pu en faire un bon millier sans paraître rassasié. […] Il tutoie à tout va, tandis qu'eux hésitent, parfois. Mais il rappelle avec tant de bon-

---

44. Comme en d'autres occasions, par exemple lorsque le général répète inlassablement « qu'il n'est pas un président comme les autres », le commentaire est étonnant : faut-il penser que cela n'est pas évident, que les scènes décrites ne permettent pas de percevoir facilement qu'il est effectivement « chez lui » ?

45. Ollivier (J.-P.), *Le tour de France*…, *op. cit.*, p. 227-230.

46. Voyage à Ussel, le 5/12/1998, pour la commémoration du trentième anniversaire des centres éducatifs du Limousin (insertion des handicapés), *Libération* du 7/12/1998. Ce retour fait directement suite au discours prononcé la veille à Rennes que les journalistes ont défini comme étant celui du retour au premier plan et de l'entrée en campagne (pour les européennes de 1999 et pour la… présidentielle ?).

> heur qu'il est bien un des leurs ("Mes racines plongent dans cette terre, je me sens lié à tous ses habitants") qu'ils s'enhardissent toujours […] Pas de chichis, à Tulle, au diable le protocole ![47] »

À la limite, l'encadré suivant, regroupant les extraits des douze discours des vœux chiraquiens aux Corréziens, chaque second samedi de janvier à Tulle entre 1996 et 2007, pourrait résumer le présent article tant le chef de l'État regroupe et répète avec une inlassable constance les figures de style ordinaires du pèlerinage chez soi : souvenirs, proximité, simplicité, services, « Bernadette » permettant même au chef de l'État de perpétuer, comme par procuration, son ancien statut d'élu local.

Douze discours de vœux à Tulle, Corrèze.

1996. Mes chers amis, […] Je vois parmi vous bien des visages connus et amis, des visages associés, pour moi, à bien des souvenirs. Vous le savez, la Corrèze, à mes yeux, est bien davantage que le département dont j'ai l'honneur d'avoir été l'élu du printemps de 1967 à celui de 1995. La Corrèze, pour moi, c'est le berceau de tous mes ancêtres, le terreau des valeurs essentielles sans lesquelles je ne serais pas devenu moi-même. C'est aussi le miroir de mes souvenirs, depuis les vacances d'enfant autour du clocher d'un bourg pas bien loin d'ici, jusqu'à l'action que je me suis efforcé de conduire avec vous.

1997. On revient dans sa région comme on revient chez des amis très chers. Trop rarement mais toujours avec une très grande joie. Je n'oublie pas, sachez-le, ce que je dois à la Corrèze.

1998. Mes chers amis, c'est une grande joie pour moi d'être parmi vous. Mes racines, celles de ma famille, plongent dans cette terre, et je me sens lié à tous ses habitants. Une terre, pour un homme, ce sont bien ses racines. C'est aussi un attachement, c'est une culture, ce sont des convictions.

1999. Mes chers amis, ces mots ont ici, pour moi, vous l'imaginez, toute leur force et tout leur sens. Vous êtes venus nombreux. De tout cœur, Bernadette et moi vous en remercions. Vous savez, quelles que soient les circonstances, la Corrèze n'est jamais loin de mes pensées. Il y a les origines, il y a les racines, il y a les souvenirs. Mes premiers pas dans la vie politique, mais aussi mes premières expériences de ce dialogue démocratique entre personnes venant souvent d'horizons idéologiques très différents, mais est un dialogue qui est toujours naturel ici.

2000. Mes chers compatriotes et amis, C'est avec émotion que je vous retrouve aujourd'hui pour vous présenter mes vœux, les vœux aussi de Bernadette.

2001. Mes chers amis, nous nous sommes vus plusieurs fois au cours de ces derniers mois. À l'occasion d'événements agréables et riches de promesses, comme la mise en service du premier tronçon de l'A 89 qui désenclavera notre région et notre département, ou bien à l'occasion de l'inauguration du Musée de Sarran. […] j'ai ressenti la force du lien qui m'unit tout naturellement à notre département et aux Corréziens.

47. Vœux aux Corréziens, Tulle, 10/01/1998, *Le Monde* du 13/01/1998. Même phrase sur les racines corréziennes et le lien avec les habitants dans le *Journal du Dimanche* du 11/01/1998.

2002. Mes chers amis, c'est, une fois encore, le rendez-vous de l'affection, de la fidélité, des souvenirs partagés qui nous rassemble. Vous savez ce que représente pour moi la Corrèze. Elle est non seulement une part importante de mon histoire personnelle, mais aussi le lieu de mon apprentissage de la vie publique, des responsabilités électives, […]. Aujourd'hui, c'est Bernadette qui est votre élue, et qui vit avec vous, sur le terrain, cette expérience si riche, placée sous le signe de l'écoute, du service, du partage des joies comme des épreuves.

2003. Mes chers amis corréziens, je suis naturellement très heureux de commencer avec vous cette année 2003. D'abord, parce que, vous le savez, c'est toujours avec plaisir que je retrouve la Corrèze, à laquelle me rattachent tant de liens familiaux, personnels et politiques. Les Corréziens d'ailleurs ne sont jamais loin de mes pensées et de mon cœur, notamment grâce à Bernadette, votre élue, qui me parle bien sûr très régulièrement à la fois de ce qui se passe chez nous, de nos difficultés, de nos joies ou de nos espérances.

2004. Mes chers amis, je suis heureux de cette tradition qui me permet, chaque année, de présenter mes vœux aux Corréziennes, aux Corréziens et à leurs élus. C'est l'occasion de retrouver un département auquel je suis, vous le savez, profondément attaché. L'occasion aussi de revoir beaucoup de visages connus, dont chacun évoque le souvenir de l'amitié, de liens personnels et qui n'ont cessé de se fortifier avec le temps. Grâce à Bernadette, votre élue, je ne suis jamais très éloigné de la Corrèze.

2005. Mes chers amis, d'abord, merci de tout cœur pour votre accueil et pour votre présence à ce rendez-vous, qui est un peu le rendez-vous de la fidélité et de l'amitié.

2006. Mes chers compatriotes corréziens, présenter mes vœux aux Corréziennes et aux Corréziens est pour moi une tradition, mais c'est surtout une joie. Je retrouve avec bonheur cette terre que j'aime profondément, dont je ne me sens jamais bien éloigné. Et si tel devait être le cas, Bernadette, votre élue, saurait me dissuader de tout oubli. Je suis ici au cœur et aux racines mêmes de mon engagement.

2007. Mes chers compatriotes corréziens, […] C'est aussi avec beaucoup d'émotion que je retrouve cette terre à laquelle m'attachent des liens indissolubles. Une terre où je ne reviens, c'est vrai, que trop rarement, mais dont je ne suis jamais éloigné grâce à Bernadette, votre élue : grâce à elle, je suis en permanence informé de la vie du département et des préoccupations de chacune et de chacun d'entre vous. La Corrèze, c'est pour moi la terre de l'enracinement. La terre où plongent profondément mes attaches familiales. La terre où j'ai ancré ma vie politique.

Cette volonté de montrer que l'on sait écouter, que l'on n'est pas prisonnier du palais présidentiel est aujourd'hui un des poncifs les plus communs de la communication politique, inlassablement répété autant par les hommes d'images que par les élus. Il faut aller sur le terrain pour connaître les problèmes des Français : tel est le leitmotiv de bien des prescriptions visant à remédier à la « crise de la politique » en redonnant confiance aux citoyens[48]. Voilà déjà la raison

48. Sur le thème, voir récemment Le Bart (C.), Lefebvre (R.), dir., *La proximité en politique. Usages, rhétoriques, pratiques*, Rennes, PUR, 2005 et, des mêmes, le dossier « Proximité » dans *Mots*, 77, 2005.

qu'invoquait Valéry Giscard d'Estaing pour justifier la conservation de son siège de conseiller municipal de Chamalières :

> « M. Giscard d'Estaing, on le sait, aime les symboles, et, pour que nul n'en ignore, ne dédaigne pas de les expliquer. S'il entend demeurer conseiller municipal de Chamalières, a-t-il affirmé en se démettant de son mandat de maire, c'est pour illustrer précisément "un symbole : la présidence de la République ne signifie pas la rupture avec la vie quotidienne des Français". Comme "l'Auvergne est, a-t-il dit, le cœur de la France", on comprend que le chef de l'État ait pu d'un même pas remonter les Champs-Élysées à Paris et descendre la route de Clermont à Rochefort-Montagne [harmonie municipale, buffet, musiciens en costume folklorique, chevaux aux couleurs du club hippique, bains de foule][49]. »

Quelques mois après sa première visite, il revient à Chamalières y célébrer le 11 novembre. Là encore, il n'a pas non plus « voulu que cette « fête de la réconciliation » se déroule dans la solennité et l'apparat ». Pour marquer « son souci de garder, ou de rendre, à ces cérémonies leur caractère populaire », il choisit de nouveau la marche à pied entre maison de retraite et mairie[50].

Ce dogme de la proximité et de l'écoute doit néanmoins être relié, de façon plus générale, à la structuration particulière des formes du paraître en public des titulaires de positions institutionnelles. En effet, la dénégation des prescriptions protocolaires, même lorsqu'elle n'atteint pas les extrémités revendiquées par certains[51], est l'un des traits récurrents par lesquels le titulaire du poste présidentiel décline son identité de voyageur. De nombreuses raisons expliquent cette revendication d'un refus des obligations du rôle, au premier rang desquelles une simple forme obligée de politesse officielle puisque les honneurs sont dus. Mais l'une d'entre elles nous semble centrale : justement parce que le fait de rendre les honneurs est imposé non au chef de l'État mais à ceux qui l'invitent, celui-ci peut fort bien se dire fatigué de ces obligations statutaires ; en même temps, il sait parfaitement qu'il en sera toujours le principal bénéficiaire.

La première visite chez soi apparaît donc comme une situation typique de double lien, où le chef de l'État est, en même temps, l'ancien élu local (mais plus tout à fait) et le nouveau président (mais pas encore complètement)[52].

---

49. *Le Monde* du 10/06/1974.

50. *Le Monde* du 14/11/1974.

51. Voir les mots qu'A. Dansette prête à R. Poincaré : « […] Et puis je sais que, désormais, le meilleur de mon temps va être absorbé par le cérémonial, par le protocole, par ce que je déteste le plus au monde : la vie de représentation et d'apparat, de formalisme et de niaiserie », *in Histoire des présidents*, Paris, Le Livre contemporain, 1960, p. 193.

52. « À deux reprises, M. Georges Pompidou a abandonné le ton familier et simple de l'ancien potache en visite parmi ses camarades pour employer le langage ferme du chef de l'État confronté aux problèmes actuels » (*Paris-Jour* du 6/04/1970, « Voyage de G. Pompidou à Albi », 05/04/1970, AN 5AG2/694).

Parfois, c'est le président lui-même qui saisit l'occasion, en se comportant chez lui en président, c'est-à-dire ici en faisant preuve de mesure, de montrer qu'il ne peut plus être celui qu'il était, l'ami ou l'élu local. Voilà en tout cas le dogme présidentiel dont Abel Combarieu, ancien directeur de cabinet à l'Élysée, témoigne, quel qu'ait été effectivement le comportement du président Loubet :

> « 8 avril 1899. Nous revenons de Montélimar. Le président a voulu que son premier voyage officiel fût pour ses concitoyens dont il avait à prendre congé, n'étant plus maintenant leur représentant, mais le représentant de la France. […] Le président s'est montré familier sans effusion, affectueux sans empressement, conservant, sous l'habit officiel barré par le grand cordon rouge, la même attitude que dans l'intimité de sa maison[53]. »

Quelques épisodes au tournant du siècle viennent indiquer que les chefs de l'État cherchent à maîtriser ce jeu sur le balancement institutionnel. C'est surtout le cas lorsque le registre affectif ne convient pas : si le président doit montrer son sens de la proximité, c'est aux gens du peuple qui sont venus le voir, et en aucun cas aux autres titulaires de fonctions officielles, particulièrement lorsqu'il s'agit d'anciens collègues députés, puisque le chef de l'État doit montrer qu'il n'appartient plus à leur groupe partisan mais s'est élevé au-dessus des liens ou conflits caractéristiques de la chambre. C'est pourquoi sans doute, Félix Faure est si mécontent lorsqu'un député, ancien ami d'enfance, persiste à le tutoyer publiquement lors d'un voyage. De façon symptomatique, il choisit alors la proximité du chef du protocole pour rappeler la distance :

> « Un député méridional qui depuis longtemps attendait l'arrivée du président s'était précipité sur lui, et faisant mine de l'accaparer, lui criait avec un accent tel que l'air fut soudain saturé d'un relent fortement alliacé : "Té ! Je suis heureux, mon bon, de pouvoir de te donner l'accolade en ce moment solennel. Tu vas te montrer aux populations, heureux mortels, et te faire acclamer au pays du soleil". "C'est une nécessité", expliquait le président. "Mes prédécesseurs étaient déjà célèbres au moment de leur entrée en fonction. Moi, lorsque j'ai été porté au pouvoir, tout le monde m'ignorait. Il faut bien que je me répande, si je veux être populaire. Le peuple n'aime que les gens qu'il connaît". Et bientôt, je voyais le président, importuné par la familiarité de l'homme et pressé de s'en évader, saisir le bras du chef du protocole et l'entraîner à l'écart, bien loin, en avant du groupe. Tandis qu'ils cheminaient, je perçus ces mots dans la bouche du président : "Quel butor que ce X ! Sous prétexte que nous sommes des amis d'enfance, il se refuse à voir le fossé qui nous sépare aujourd'hui et il continue de m'accabler de ses choquantes privautés"[54]. »

---

53. Combarieu (A.), *Sept ans à l'Élysée*…, *op. cit.*, p. 10.

54. Témoignage d'Ernest Raynaud, *Souvenirs de police. Au temps de Félix Faure*, Paris, Payot, 1925, p. 7-14, cité par Billard (T.), *Félix Faure*, Paris, Julliard, 1995, p. 528. Si ces « privautés » sont ici choquantes, elles restent bien peu de choses en comparaison de ce que se permettent comme familiarités les présidents lorsqu'ils décident à l'inverse de rompre la distance pour aller vers le peuple.

Quelques commentaires contemporains soulignent même, de temps à autre, ce que l'on veut montrer ici : que la mécanique institutionnelle fonctionne à plein dès la première visite, et qu'elle fonctionne d'autant mieux qu'il s'agit d'un retour chez soi. Quelle que soit la sincérité du chef de l'État dans sa volonté de reproduire (une dernière fois ?) le caractère familier des liens qui l'unissent à sa petite patrie et aux gens qui y vivent, l'appareil de l'institution fait son œuvre et fabrique de la distance, d'autant plus forte que la rupture avec le temps des campagnes et des liens amicaux est marquée. Jacques Dumaine, sans doute parce qu'il est chef du protocole de Vincent Auriol et, de ce fait, bon connaisseur des effets instituant du dispositif des honneurs officiels, montre que le retour du président dans son département donne très exactement lieu à ce processus de mise en marche de la machine institutionnelle :

> « Le président était chez lui et voulait faire partager sa bonne humeur aux vieux amis. Ceux-ci cherchaient à lui témoigner la même cordialité. Mais sans doute étaient-ils intimidés par l'appareil du chef de l'État, par le flot des Nordiques qui l'accompagnaient, les uniformes, le cortège de cinquante voitures. Inconsciemment, ils établissaient d'eux-mêmes la distance qui sépare le président de la République d'avec un simple citoyen, alors que M. Auriol eût souhaité l'abolir[55]. »

Conclusion

Dans la situation instable qui caractérise l'entrée dans la fonction, le double lien qui s'énonce tout au long de ces retours au pays tient un rôle décisif dans la fabrique du rôle présidentiel. C'est à partir du contraste entre des paroles encore inhabituelles (mais déjà appropriées à la nouvelle fonction) et le contexte familier de la petite patrie que naît la force du balancement entre les moments où joue la raideur mécanique et impersonnelle de l'institution et ceux où triomphe au contraire l'exagération émotionnelle passagère des attitudes publiques de celui qui l'incarne. C'est ce balancement qui, dorénavant, caractérisera le paraître en public du chef de l'État. Ces pèlerinages, précisément parce qu'ils ont lieu en terrain connu, représentent les visites où la mobilisation locale est la plus évidente et la plus aisée : le chef de l'État y retrouve le territoire dont il a longuement organisé, par l'intermédiaire de relais locaux et autres porte-parole autorisés, l'encadrement. Dans ces conditions, la question des foules mobilisées et de leur enthousiasme attendu se situe aux marges des récits du retour du fils prodigue[56]. La visite renvoie en effet, pour une large part des invités qui s'y retrouvent, à des enjeux et intérêts bien spécifiques parce que localisés

55. Dumaine (J.), *Quai d'Orsay, 1945-1951*, Paris, Julliard, 1955, p. 170.
56. Mariot (N.), *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002*, Paris, Belin, 2006.

dans des échanges anciens et stabilisés : tout autant que le chef de l'État vient dire son attachement et son loyalisme à la région qui l'a fait roi, les participants locaux viennent réaffirmer ce qu'ils sont : des fidèles et dorénavant des obligés. Ce rapport aux grands notables de la circonscription d'origine l'atteste ; les voyages à domicile perpétuent, à travers les inaugurations de biens publics dont ils sont souvent l'officielle raison d'être, un système localisé d'échanges et de protection mis en place bien avant l'accès à l'Élysée ; ils représentent la pratique officielle où la continuité de la figure présidentielle apparaît la plus forte, la moins sujette aux transformations juridiques imposées par les changements de régime, et notamment celles liées au retour du général de Gaulle au pouvoir. En ce sens, ces visites au pays continuent de célébrer paradoxalement un système de représentation mis en place avec les débuts de la IIIe République : celui qui associe la légitimité de la carrière politique jusqu'aux niveaux les plus élevés à l'ancienneté et à l'intensité de son enracinement local.

Nicolas MARIOT est chargé de recherche au CNRS, CURAPP (Amiens).
Nicolas.Mariot@ens.fr
Site Internet : http://www.jourdan.ens.fr/~mariot

Il a publié en 2006 *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002,* aux éditions Belin.